Lectures

L'avant-propos de cet ouvrage comporte l'opinion que voici : « Je conçois deux manières de gouverner un pays : le Pouvoir fait alliance avec le peuple pour contraindre les Grands à se plier aux disciplines de l'État : cette politique fut celle des rois de France à l'égard de la féodalité et de la noblesse ; ou bien le Pouvoir fait alliance avec les Grands pour maintenir le peuple dans l'obéissance : c'est la politique pratiquée dans presque tous les pays de la chrétienté par les régimes qui se sont succédé depuis un siècle. »

Cette prise de position nous indique à qui nous avons affaire. Henry Coston est en effet ce que l'on peut appeler aujourd'hui un « fasciste », cet avatar caractérisant, dans la seconde moitié du XX^{e} siècle, les personnages qu'a déçus le nationalisme maurassien et qui croient être logiques avec eux-mêmes en appelant de leurs vœux un « État fort ».

Or ce qui désole notre auteur, c'est qu'en France « le Pouvoir n'est plus l'allié, c'est-à-dire l'égal des Grands ; il s'est incliné devant leur puissance. Ce suzerain s'est fait vassal. Il a abdiqué et s'est donné des maîtres. »

Et quels maîtres s'est-il donnés ? Voilà bien, aux yeux d'un fasciste, la pire des choses : ces maîtres sont pour la plupart des financiers juifs.

Disons tout de suite que si nous accordons quelque attention à un ouvrage de ce genre, c'est qu'il nous est apparu que personne, dans le clan auquel appartient M. Coston, n'en a jusqu'à présent dit un seul mot. Et il paraît en effet que les feuilles de « l'opposition

nationale » ont reçu consigne de faire le silence.
N'est-ce pas une raison suffisante pour que nous allions voir un peu de quoi il retourne et comment il se fait qu'un travail aux allures si parfaitement raciste se révèle gênant pour certains dont l'antisémitisme est l'ordinaire pâture ?

C'est que le tableau si vaste et si riche de documents irréfutables que brosse M. Coston nous oblige à constater, en dépit des secrets désirs de l'auteur, que les « maîtres » actuels de l'État français ne sont pas tous des juifs, qu'il s'y mêle pas mal de chrétiens (et des plus notoires), et qu'en définitive, si la finance mène réellement le monde, les juifs ne sont pas les seuls à en tirer les plus larges profits ou les avantages que confère la puissance de l'argent. Il est tout de même remarquable que M. Coston ne puisse passer sous silence les Big Five londoniennes, dont aucun administrateur n'est israélite, ni les grandes banques parisiennes indépendantes des Rothschild, Lazard et autres Worms, pas plus que les grandes affaires de Wall Street qui dictent leurs ordres au gouvernement Eisenhower.

Voilà donc où le bât blesse ces messieurs de « l'opposition nationale », qui craignent pour l'approvisionnement de leur mangeoire...

Il faut dire que M. Coston fait preuve d'une indépendance d'esprit assez rare parmi le monde qu'il fréquente. Ne rappelle-t-il pas, dans son chapitre X (qu'il intitule : « On croit mourir pour la patrie...»), la fâcheuse mais combien éloquente affaire du bassin de Briey, préservé des bombardements parce que propriété de M. M. de Wendel ? Ne recourt-il pas aux études de Francis Delaisi, Dauphin-Meunier, Galtier-Boissière, Paul Rassinier (dont nous signalerons en passant la récente brochure : « Le parlement aux mains des banques », sorte de digest de l'ouvrage de Coston) pour faire le procès d'un régime où la plupart de ses amis ou condisciples bénéficient de larges

prébendes ? Et n'a-t-il pas droit à nos applaudissements pour son chapitre intitulé : « Comment on devient député et comment on le reste », où il démonte, avec l'habileté d'un parfait horloger, le mécanisme électoral qui fait du représentant du « peuple souverain » un arriviste sans scrupule ?

Que si ce livre tombait entre toutes les mains d'ici aux prochaines élections, nous parierions gros pour un énorme pourcentage d'abstentionnistes.

C'est dire que nous recommandons non seulement de lire cet ouvrage, mais de le conserver précieusement à portée de la main : c'est une mine de documents, de renseignements solidement étayés. N'en déplaise à l'auteur lui-même dont les intentions initiales n'étaient certainement pas d'apporter tant d'eau à notre moulin, c'est un travail que tous les hommes libres se doivent de propager parce que rassemblant une somme de connaissances utiles à la critique rationnelle d'un régime dont nous souhaitons la disparition.

R. Proix